Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 37

Artikel: Noutron crâno vilhio patois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208016

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MÉ ON È DE FOU, MÉ ON RIT

Clliotson ètâi tot que clliotson. On l'appelâve dinse po cein que son pére s'ètâi z'u rontu la tsamba on dzo que l'ètâi sou. Lo valet avâi dan hiretâ de son pére son sobriquiet et son gran de sau, mâ pas sa piauta bètorsa. L'è por cein que vo dio que Clliotson n'ètâi pas clliotson.

Po bâire, bèvessâi prau, trau mîmameint, tant que l'a fini pè vère lè sindzo, lo diabllio, lè poute bîte et tot lo batacllian et que, à la fin, lo syndico de Clliantsî l'a décidâ de lo fére reduire âo Boû de Cery.

Lo syndico bâille dan lè z'ôdre à l'hussié de la municipalitâ et âo messèlî de menâ Clliotson. Van dan lè dou vers li avoué on tser à banc et fan asseimbllieint de l'invitâ à fére on tor avouê leu.

Tot va bin. Clliotson monte su lo tser, l'hussié dècoûte li, tandu que lo messêli tegnâi lè guide, et pu... dzibllia po l'èpetau dâi fou, à duve z'hâore lliein.

N'avant pas fé onn'hâora de tsemin que, ma fâi, mon Clliotson n'a pas voliu allâ pe lévè et fasâi ètat de sè reverî.

— Tè rondzâi pi ! fâ l'hussié. Manquâve rein que cein. On pâo pas lo preindre pè la force, lè pe fort que no dou einseimbllio. Lo faut preindre pè la rusa.

Et l'ant prâi pè la rusa. Lo fant eintrâ âo premî cabaret que l'ant trovâ et l'ant coumeinci, lè trâi, à bâire on mouî de quartette po soulâ Clliotson. Po fini l'ant pu arrevâ âo Boû de Cery.

Clliotson ètâi sou, mâ lè z'autro assebin et quasu mè que li. Faillâi vère clliau trâi z'estafié quand sant dècheindu de lau tser. Tegnant ti lè bord dau tsemin, quequelhîvant ti lè trâi, tant que lo mâidzo n'a pas z'u moyan de compreindre cein que voliâvant. Ie dezant bin que vegniant de pè Clliantsî et qu'ein faillâi reduire ion. Ie bramâvant tellameint que lo mâidzo l'a faliu tèlègraphié à Clliantsî.

— Lo quin dâi trâi è-te fou?

Et lo syndico fa repondre : — L'è Clliotson.

Bin su! clliotson! mâ clliotsîvant ti lè trâi, noutrè soulon. L'hussié oncora bin mé que lè z'autro, por cein que pouâve bin moins portâ lo vin, tant que lo mâidzo lo fâ eimpougnî pè lè z'infirmié.

L'hussié sè défeidâi, vo pouâide peinsâ; mîmameint que l'ant du lâi betâ lo gilet de fé. Lo messèlî sè tegnâi lè coûte de rire de vére sè grimace et Clliotson, tot èpouâiri, reverîve lo tser et fotâi lo camp âo dissime galop po Clliantsî. Lo messêlî lâi tracîve aprî po ne pas ître prâi assebin.

Tandu ci teimps, l'hussié desâi : « Su pas fou, su pas fou. Su l'hussié », et lo mâidzo fasâi : « L'è bo et bin fou; sè crâi on hussié. L'a la folie dâi grantiau (grandeurs). Lo faut einclliouré. »

Et l'ant einclliouû et mena à la « douche », quemet diant lè mâidzo.

Lo dzo d'aprî, Clliostonn va vè la fenna à l'hussié et lâi fâ dinse :

— Ne savé pas que ton hommo ètâi fou. L'è mè que l'è menâ âo Bou de Cery.

Marc a Louis.

Noutron crâno vilhio patois.

Une ligne a été omise dans la 6e strophe du morceau patois paru dans le numéro du 9 septembre. Nous rétablissons :

Et lè clliotsette dâi z'ermaille,
Et la moletta su la faux,
L'atsetta que tsappllie la dâille,
L'iguie que décheint dâi tsenau,
La tserri que fâ son terrau,
Lo vin que dau bossaton câole,
Dein noutron bi payi vaudois,
L'oûvra dâi sapalon, dâi biole,
Dezant lau dzouïo ein patois.

Un souvenir des manœuvres. — Il est parfois des coïncidences fâcheuses ; ainsi lisez l'historiette suivante qui nous est racontée par un témoin oculaire.

La une du 1 traversait, le 2 septembre, avec le bataillon, un endroit un peu marécageux dans la commune de Froideville. Dans les rangs se trouvait un soldat tout fier de fouler pour la première fois le sol de sa commune ; son plaisir fut court, hélas ! Notre troupier, en sautant un traître fossé, glissa et tomba le pompon en avant dans l'eau et la vase.

Quand, après quelques efforts, il fut extrait de sa situation humide et qu'il eût rendu la première gorgée il s'écria en faisant le poing : « char... mante commune ! »

Il s'en souviendra, de sa commune ! C.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Méfiez-vous des fenêtres ouvertes.

— Pourquoi ? me dira le lecteur. De crainte des coups d'air et de leurs conséquences fâcheuses, rhumes, coryzas, catharres, bronchites, peut-être ? — Voulez-vous rire ?

— Point. Mais il y a l'autre danger !

— ? ? ?

— Mais oui, le danger... des voisins.

J'étais, l'autre soir, assis à ma fenêtre et rêvais en regardant s'allumer les premières étoiles. C'était une soirée magnifique. Après les heures torrides de l'après-midi, un peu de fraîcheur semblait descendre du ciel.

Tout-à-coup, j'entendis dans le silence du soir un bruit de baisers et une voix susurra :

« Oh ! Jules ! ! »

Bon, fis-je, voici les tourtereaux du quatrième qui commencent.

Et ce fut un duo sans fin où le bruit des baisers alternait avec de langoureux : « Oh ! Jules ! »

. . . . . .

— Je ne peux pourtant pas aller toute nue, proclama une voix aigre que je reconnus pour être celle de la sympathique locataire du premier.

Son mari cherchait sans doute à lui faire entendre raison, car la voix reprit, plus perçante encore :

— Je crierai si je veux. Tant mieux si tout le quartier sait comment tu me traites.

Enervé, sans doute, par cette discussion, le perroquet du voisin d'en face jugea qu'il était temps d'intervenir. D'une voix claironnante, écho des représentations du Kursaal de l'hiver dernier, il jeta à la propriétaire qui criait :

« Oh ! les hommes ! »

un péremptoire :

« Dyck, ferme-ça ! »

Puis, couvrant la discussion, qui, au premier, tournait décidément à l'aigre, le phonographe du concierge nasilla :

« Embrass'moi, Ninette, embrass'moi ! »

Sur son piano, la fiancée du second, tout à ses doux rêves, s'envolait bien loin des disputes du vieux ménage et chantait les couplets de l'amoureux Siebel :

Portez-lui mes aveux.

Bert-Net.

La part de tous. — F*** est un pique-assiette bien connu. Il s'en vante presque, et sans nulle vergogne.

— Hélas, disait-il l'autre jour, quand il y en a pour six, il y en a pour sept.

— Oh ! sans doute, répliqua son interlocuteur, si vous parlez de la lampe.

VILLÉGIATURE

On a dit et redit cent fois que nulle part on ne peut être mieux que chez soi ; c'est presque une vérité à M. de la Palice. C'est pour cela, sans doute, qu'aux premiers beaux jours, tous ceux qui ont en poche quelques sous et à qui le sort accorde tant soit peu de loisir prennent la clef des champs. La mode, la tyrannique mode !

Or donc, vous qui ne savez rester en place, vous que taquine le démon des voyages, voici quelques conseils, donnés jadis par Henri Cain.

Quand, l'été venu, Labiche, l'amusant Labiche, s'en retournait en Sologne, voici le moyen qu'il avait adopté pour ne rien oublier d'utile à faire tenir en ses malles :

Labiche commençait par se poser la main droite sur la tête, et, son fidèle domestique exécutant ses ordres, il disait :

» Crâne : chapeau de paille, chapeau haut, feutre, mou, etc.

» Cheveux : peignes, brosses, pommade, etc.

» Nez : mouchoirs, poudre contre le coryza, acide borique, etc.

» Yeux : pince-nez, lunettes, etc. »

Il continuait ainsi en se palpant jusqu'aux pieds.

Une fois cette opération terminée, Labiche reprenait ses observations en recommençant par les souliers pour finir par le chapeau.

Il appelait ça « faire la preuve en remontant. »

Quand tu arriveras au chemin de fer, d'un geste sec désigne tes bagages à enlever ou devant être portés jusqu'aux wagons.

Plus tu paraîtras Anglais, raide et désagréable, mieux on t'obéira.

Arrivé dans ton compartiment, change de tactique. Redeviens nature : tiens-toi comme un simple mufle, encombre de tes paquets tous les coins et, fermant rageusement la portière, à travers la vitre regarde d'un œil très méchant ceux qui auraient le toupet d'oser vouloir envahir les places que tu accapares indûment.

Tu feras fuir ainsi nombre de personnes élevées dans la croyance aux faits divers, dans le respect du roman policier, et tremblant la peur d' « être assassinées sous un tunnel par un homme de mauvaise mine ! »

Il est assez pratique de fumer une grosse pipe sentant fort mauvais.

Qu'une dame âgée cherche à monter dans ton wagon, dis-lui très vite, sèchement et d'un ton scandalisé : « Hommes seuls, madame ! » Tu verras aussitôt cette voyageuse (pour peu qu'elle soit bien élevée) balbutier une excuse et se hisser dans le compartiment voisin, sans rien comprendre à ton apostrophe. *(Spécialement recommandé : c'est d'un effet presque certain).*

Emportes-tu un homard, un fromage ou un melon, sache que les filets des autres compartiments du tien n'ont été inventés que pour les recevoir.

Il faut te garder de tout étonnement si, parfois, tu subis le mécompte de ne plus retrouver en place « ces empestoirs », qu'un voyageur grincheux et connaissant le truc aura expédiés par la portière. En ce cas, comme tout le monde te donnerait tort, ne réclame pas, crois-moi.

Arrivé à l'hôtel, avec grand soin, sans te presser, choisis une excellente chambre. Fais monter ta malle (important !) Ensuite, tu terrifieras le « bureau » par ces paroles sacramentelles : « J'ai des coupons d'hôtel ! »

Rien qu'a voir la tête des gens, qui ne peuvent plus ainsi majorer leurs prix, tu savoureras une jouissance d'un ordre excessivement raffiné.

Sur la plage, le premier jour, oriente-toi, observe, étudie, compare avant de te livrer ; n'essaye pas de faire connaissance trop vite avec celui-ci ou celui-là.

A notre époque, grâce au complet de flanelle blanche, à la casquette russe avec pavillon de yacht brodé et boutons à ancres, tous les hom-